reCHERches

Culture et histoire dans l'espace roman

21 | 2018

Studi per Vincenzo Consolo

Écrivains de l'histoire, écrivains du mythe : la géographie littéraire de Vincenzo Consolo

Marine Aubry-Morici

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cher/1245>

DOI : 10.4000/cher.1245

ISSN : 2803-5992

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 6 novembre 2018

Pagination : 143-153

ISBN : 979-10-344-0027-0

ISSN : 1968-035X

Référence électronique

Marine Aubry-Morici, « Écrivains de l'histoire, écrivains du mythe : la géographie littéraire de Vincenzo Consolo », *reCHERches* [En ligne], 21 | 2018, mis en ligne le 05 octobre 2021, consulté le 20 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cher/1245> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cher.1245>

Tous droits réservés

Écrivains de l'histoire, écrivains du mythe : la géographie littéraire de Vincenzo Consolo

MARINE AUBRY-MORICI¹

Vincenzo Consolo, l'un des écrivains italiens les plus importants du ^{xx}e siècle, est aussi, comme le note avec justesse Cesare Segre dans son introduction des *Œuvres complètes*, un fin connaisseur et un grand penseur de la littérature, produisant une «littérature sur la littérature» (Segre 2015: XIV-XV). En témoigne un texte, «Lo spazio in letteratura» (Consolo 1999b), où l'auteur sicilien mène une longue analyse de l'espace d'Homère à Pirandello. Il semble s'amuser que l'on souhaite reconstruire le trajet du héros grec dans l'Odyssée par «il gioco delle localizzazioni odissiache» car le voyage d'Ulysse dépasse la frontière entre le monde réel et irréel (Consolo 1999b: 263). En effet, pour Consolo, les lieux sont bien souvent métaphoriques: «Non è certo lo spazio reale che ci interessa, ma lo spazio della poesia» (Consolo 1994: 265). Il apparaît de manière tout à fait évidente que Consolo ne conçoit pas les espaces seulement dans leur référentialité, autrement dit leur lien avec le monde réel, mais qu'il les comprend comme des espaces symboliques prenant sens au sein de la littérature comme intertextualité. Naturellement, rares sont les lieux décrits par la fiction qui ne sont pas déjà «littéraires» – il n'y a presque aucun espace vide *en* littérature, tout comme l'on trouve fort peu d'espaces vides *de* littérature. Que les périphéries de Rome des romans de Pasolini ou les quartiers de Dublin de *Ulysses* soient des espaces littéraires en plus d'être des espaces réels, c'est là une évidence: l'espace fictionnel réécrit l'espace réel et la géocritique a fait de cette matière son objet d'étude (Westphal 2007). Mais la démarche de Consolo dépasse le cadre de la réélaboration fictionnelle des lieux réels et consiste d'une part à lire l'espace à travers un corpus intime d'auteurs souvent explicite – et l'on pourrait prolonger les analyses de Daragh O' Connell en ajoutant que Consolo procède dans son œuvre à un palimpseste spatial – et d'autre part à

1 Marine Aubry-Morici, Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle.

mettre en place une géographie symbolique, en utilisant le langage géographique pour dire tout autre chose : son autobiographie, mais aussi une éthique et une histoire littéraire. Autrement dit, les structures spatiales permettent à Consolo d'ordonner sa vision du monde et de conceptualiser l'histoire littéraire tout comme son éthique de l'écriture. Ce n'est donc pas la représentation de l'espace dans l'œuvre qui sera l'objet de mon propos, ni celui des « lieux » de Consolo, mais la spatialisation du discours littéraire et éthique qui constitue un trait caractéristique de son œuvre et permet de saisir quelques aspects de sa vision de l'écriture. La littérature ici n'imité pas l'espace, elle crée l'espace comme structuration symbolique de notre réel et de notre connaissance. En ce sens, elle n'est pas géographique mais géo-créatrice de sens.

Une géographie intime et littéraire

Tout d'abord, le paysage mental de Consolo s'ancre d'emblée dans la littérature et se présente comme un montage de visions appartenant à d'autres auteurs. Les premières lignes de *Lunaria* (Consolo, 1985 : 5) renvoient ainsi en annexe à d'autres textes – ici ceux de Michele Amari et Ibn Djobaïr (Consolo, 1997 : 71) – et les lieux reflètent donc une véritable anthologie mentale, reprise, insérée, « montée » dans l'œuvre, à l'image de celle publiée par Sciascia, *Narratori di Sicilia* (1981). C'est la tradition de la littérature qui permet de saisir la géographie ; la représentation littéraire se superpose à la représentation géographique. Ainsi Ibn Hawqual permet-il à Vincenzo Consolo de lire une carte de Palerme datée de 1581 et d'en nommer les neuf différentes portes à l'aide d'une loupe (Consolo, 1997 : 337-338). De même, la littérature permet aux lieux d'être vécus. Géographie intime, la biographie du lecteur recouvre celle du voyageur. Bien qu'il faille ici souligner la diachronie du vécu et de l'écriture, et donc la réécriture de cet épisode, le « premier voyage en Sicile » de Consolo, à l'âge de dix ans, est déjà un voyage littéraire à travers l'univers des romans de Sciascia : « forse la piazza dove [...] si diffondeva la voce “implorante e ironica” del venditore di pannelle de *Il Giorno della Civetta* » raconte-t-il des années plus tard (Consolo, 1993 : 19). De la même manière, Petro, le personnage de *Nottetempo*, regarde et comprend les lieux par la littérature :

Conosceva e capiva la Russia narrata da Tolstoj Dostoevskij Cechov Gogol, come la Francia narrata da Victor Hugo e da Balzac, l'Italia da Manzoni e Verga... (Consolo 1992 : 115-116)

Ainsi le départ de Consolo pour Milan ne saurait être raconté sans ce recours aux figures tutélaires car, à la « raison objective », se superpose la raison « subjective », celle du mythe d'Elio Vittorini auquel il s'identifie :

[...] il richiamo del mito di Vittorini, con quello di Verga suo predecessore, che il Nord, Milano aveva scelto dove vivere e scrivere (lontano dalla Sicilia, la sua Sicilia) [...] *Conversazione in Sicilia*, per tutti gli aspiranti scrittori della mia generazione, era l'esemplum del necessario esilio e del ritorno memoriale e poetico dalla e nella terra del nostro nucleo e cruccio esistenziale. (Consolo 1986 : 11)

Une partition littéraire de l'île

Milan apparaît, elle, comme la ville de Vittorini et subtilement, Consolo va opérer un glissement : Vittorini va devenir l'auteur non pas *à* mais *de* Milan – ou plus justement du déplacement vers Milan. Autrement dit la *vision littéraire de l'espace* va se renverser pour donner naissance à une *vision spatialisée de la littérature* et à la carte des lieux se superposera celle des auteurs. Il ne s'agit plus seulement de voir un lieu avec les yeux du lecteur, mais de lire en même temps la carte et le livre, les auteurs au sein d'une géographie imaginaire qui fonctionnerait comme une anthologie de la littérature et dont le sommaire pourrait être placé sur une carte. Nous concentrerons ici, faute de pouvoir étendre nos analyses à la vaste géographie électorale de Consolo, sur l'exemple du territoire sicilien et la littérature sicilienne. La préface qu'il signe de l'essai *Sirene Siciliane* de Basilio Reale éclaircit cette cartographie littéraire. Elle se caractérise avant tout par la partition de l'île en deux littératures distinctes : la Sicile orientale et la Sicile occidentale recouvrent symboliquement la distinction entre écrivains du mythe et écrivains de l'histoire, formant deux veines différentes, « quello della storia e quello dell'esistenza (o della natura, o del mito) » (Consolo 1986 : 15). Ainsi les auteurs sont-ils repartis sur la carte en fonction de ce double axe.

Penso, da una parte, dalla parte orientale, a scrittori come Verga, Brancati, Vittorini, Quasimodo, D'Arrigo, Bonaviri; [...] dall'altra, dalla parte occidentale, a poeti come Alessio Di Giovanni o Ignazio Buttitta, a scrittori come Pirandello, come Sciascia, come Lampedusa, a pittori come Guttuso e Caruso. (Consolo 1986 : 16)

Quel sens donner à cette répartition littéraire et géographique entre écrivains du mythe et écrivains de l'histoire, entre Orient et Occident ? La littérature de la Sicile orientale serait, écrit-il, liée aux fréquentes catastrophes naturelles – éruptions volcaniques, tremblements de terre – et donc plus sensible aux grands thèmes anthropologiques comme la vie, la mort, le mythe et le destin. À l'inverse, la Sicile occidentale, fortement impliquée dans les vicissitudes de l'histoire, aurait préféré la prose au poème et favorisé le discours et la logique².

2 « L'idea è questa : la letteratura della Sicilia orientale, zona fortemente implicata con la natura, fortemente segnata dalla violenza della natura – eruzioni, terremoti – è contrassegnata da ispirazioni, da temi di ordine assoluto : la vita, la morte, il mito, il fato (il nome di Verga valga a riassumere e a simboleggiare questo contrassegno) ; si esprime in forme poetiche, in toni lirici, in scansioni musicali. La letteratura della Sicilia occidentale, zona fortemente implicata con la storia, con l'affollata, varia e variamente conflittuale storia che in Sicilia è incorsa e si è stratificata, è marcata da temi di ordine relativo – la storia, la cultura, la civiltà, la pace o la guerra sociale (i nomi di Pirandello [...], di Lampedusa, di Sciascia valgono come esempi di questo tipo di letteratura) ; si esprime in forme prosaiche, in toni discorsivi, in scansioni logiche. Fra quest'Oriente e quest'Occidente corre un'immaginaria linea, un confine che, contro i miei preconcetti e i miei precetti, viene clamorosamente violato ; scrittori allora si incrociano alle elusioni delle dogane : De Roberto emigra clandestinamente da Catania a Palermo ; e Pirandello [...] lascia la sua Girgenti, resta sospeso [...] » (Consolo 2012 : 134).

À première vue, cette liste semble établie en fonction du lieu de naissance des auteurs pris en considération : Vittorini n'est pas exclu de la liste alors que son lieu de résidence est Milan, il est associé à Syracuse et non aux autres lieux où son père fut muté ; Brancati et Verga sont bien à Catane ; tandis que Lampedusa est à Palerme, Sciascia à Caltanissetta ou Racalmuto, Pirandello à Agrigente. Mais comme tout classement, celui-ci est fondé sur l'attribution de valeurs symboliques. Les frontières ont tôt fait de se brouiller. Tomasi di Lampedusa, « l'occidentale, 'storico', razionale autore del Gattopardo » change de catégorie, « s'orientalise » avec son dernier texte, *Lighea*, qui se déroule à Augusta près de Syracuse et l'écrivain de l'histoire devient alors écrivain du mythe :

[...] per la sua ultima opera, per *Lighea*, ha dovuto spostarsi nella parte orientale dell'Isola, ai piedi dell'Etna incandescente, nella greca costa ionica dei miti. (Consolo 1986 : 16)

Donc, à y regarder de plus près, l'œuvre littéraire est bien plus déterminante que le lieu de naissance d'un écrivain – l'espace fictionnel est, là aussi, premier.

Une distinction éthique

Figure intimement liée à Tomasi di Lampedusa, Lucio Piccolo permet d'éclairer sur cette distinction. Le poète est associé à la partie orientale de l'île – et nous verrons plus tard la place toute particulière qu'occupe Capo d'Orlando dans cette géographie. « Il mondo piccoliano » que Consolo fréquente régulièrement de retour en Sicile après ses études se caractérise par :

[...] il fantastico, l'onirico, l'esoterico, il senso panico della natura, quello visionario, magico della vita, la poesia lirica, barocca, tesa e accesa fino alla preghiera, al rapimento estatico. (Consolo 1993 : 18)

La poésie, l'onirisme, le mythe, associés à la partie orientale de l'île, forme alors un pôle qui aura pour contrepoids le monde de Leonardo Sciascia, écrivain qu'il rencontre peu de temps après. Si, dans un premier temps, Piccolo fascine Consolo par son érudition, c'est bien dans l'auteur du *Jour de la Chouette* et dans cette Sicile occidentale qu'il se veut se reconnaître en temps qu'écrivain. À tel point qu'il dit s'être défendu de l'influence et avoir résisté à l'ascendant du poète (Consolo 1986 : 14) grâce à la fréquentation de Sciascia, chez qui il trouva « una scansione prosastica, una dimensione storica, critica, civile » (Consolo 1993 : 18).

La vie de Consolo est marquée par sa décision de revenir en Sicile après ses études, décision de nature politique et civile. Ainsi, dit-il, « [...] venne il tempo, dopo il mito, dopo il vagheggiamento e la memoria, della realtà e della storia, il tempo degli impegni, degli "ingaggi" » (Consolo 1986 : 12). Avec son ami Basilio Reale, ce retour en Sicile correspond au choix d'une écriture qui se tourne vers l'histoire³. Ce retour est lui aussi littéraire, sur le modèle d'Ulysse dans l'*Odyssée*

3 « [...] una decisa scelta per la Storia, ma di due storie diverse, del Nord e del Sud, nel momento del loro più acuto divergere e contrapporsi. Ed era insieme, fatalmente, per entrambi, un abbandonare e seppellire dentro di noi la Natura, l'esistenza il mito, la memoria. » (Consolo 1986 : 13)

et il coïncide en quelque sorte avec celui de Consolo selon sa lecture d'Homère⁴ (Consolo 1999a: 12), faisant des pérégrinations du héros grec un déplacement sur cette ligne de fracture entre mythe et histoire. D'ailleurs, le *nostos* est également vittorinien car *Conversazione in Sicilia*, selon Consolo :

[...] si serve della matrice di ogni racconto, dell'Odissea, del racconto di viaggio di ritorno. Si serve dell'Odissea, ma insieme anche dell'Eneide. (Consolo 1999a: 16)

Mais, surtout, le personnage effectue un véritable voyage initiatique, revenant vers l'histoire à l'issue de l'exploration de sa terre natale et des « viscères maternelles »⁵. En ce sens, écrit-il, Vittorini inaugure le voyage, le mouvement, comme une prise de position en faveur de l'histoire⁶ (Consolo 1999a: 13) – *Conversazione in Sicilia* devenant ainsi l'anti *Don Giovanni in Sicilia* de Brancati, dont le personnage reste prisonnier de son retour en Sicile (Consolo 1999a: 17). Toutefois, le *nostos* vittorinien nous permet de préciser encore davantage le sens de cette partition entre mythe et histoire, Orient et Occident. En effet, Vincenzo Consolo déclare :

[...] la lezione appresa da Vittorini del viaggio, del movimento, e con essa l'idea della letteratura, che deriva naturalmente da una ideologia politica. (Consolo 1999a: 18)

Cette partition dialectique de la Sicile possède une dimension avant tout éthique. D'ailleurs, Gianni Turchetta rappelle à propos de *L'Olivo e l'olivastro* – mais celui vaut aussi pour le reste de l'œuvre – que :

La rievocazione di varie figure di scrittori e artisti : diversamente isolati, emarginati, malati, risentiti [...] dà luogo a una sorta di vocazione enciclopedica, nella quale molte opere letterarie e in genere artistiche vengono citate anche perché appaiono comunque portatrici di valore, proprio in quanto arte. (Turchetta 2015: LXX)

Le choix en faveur de la Sicile occidentale apparaît alors pour Consolo comme un engagement contre l'état de décadence culturelle et politique de l'île :

4 « [...] il viaggio di Odisseo o il racconto del viaggio di ritorno, del nostos, è un viaggio interminabile, che dall'immaginario greco, mediterraneo, è passato a quello mondiale, o quanto meno a quello della nostra civiltà, delle nostra letteratura occidentale. » (Consolo 1999a: 12)

5 « [...] indica, con il suo nostos, l'ambivalenza del mito: la necessità dello sprofondamento nelle viscere materne, nelle matrici della memoria, e il dovere di risalire di ripartire di approdare alla terra dei padri, della società, della storia. Guai a rimanere isolati o esiliati dalla sfera materna. E, del resto, quella di Silvestro-Vittorini non è una vecchia madre mediterranea che esilia il figlio, non è una Circe, una Calipso o una Didone, è una madre nuova, una nuova donna, consapevole, attiva, "progressiva" » (Consolo 1999a: 16)

6 « [...] Inaugurava il viaggio, il movimento. Movimento che voleva dire atteggiamento attivo nei confronti della storia. Ed era, il viaggio, una presa di posizione contro la concezione statica, fatalistica, deterministica, metastorica di Verga (« quello schifosissimo Verga » arrivò a dire ne *Le due tensioni* nel suo furore di parricida). Era contro Verga, ma anche contro tutta la letteratura post-verghiana, da De Roberto e Pirandello a Brancati. » (Consolo 1999a: 13)

[...] da peregrinanti Ulissi del mito era necessario trasformarsi in stanziali Telemachi della realtà a combattere contro i Proci del sottosviluppo sociale e culturale, dell'emarginazione, del malgoverno, della violenza e della mafia. E la scrittura quindi [...] abbassarsi alla terra (dell'annali) della cronaca, della comunicazione [...], della denuncia. (Consolo 1986: 12)

À l'inverse, c'est un poète éloigné du monde que décrit Consolo lorsqu'il évoque la figure de Lucio Piccolo. Ainsi, dans « Piccolo grande Gattopardo », un texte de *La mia isola è Las Vegas*, Consolo raconte sa dernière visite à Capo D'Orlando avant la mort de Piccolo, le soir du retour des astronautes de la mission Apollo 11 en 1969: c'est son frère Casimiro qui l'accueille. Piccolo ne se présente pas – le poète ne revient pas de la lune⁷.

La position de Consolo

Néanmoins, la position de Vincenzo Consolo au sein de cette géographie littéraire est à nuancer. Sant'Agata di Militello, le lieu de naissance de Vincenzo Consolo, occupe en effet une position médiane dans cette partition symbolique de l'île et devient alors « l'aiguille de la balance » oscillant entre ces deux possibilités du mythe et de l'histoire⁸. Une synthèse semble même envisageable et lieu d'une littérature possible dans son texte d'introduction à l'essai *Sirene Siciliane* de Basilio Reale⁹. En effet, il y déclare que *Lunaria* est la tentative de concilier les deux parties de l'île, le mythe et l'histoire :

Nella mia fantasia ho cercato di far coincidere questi due opposti: uno rappresentava la poesia pura e la Sicilia orientale, la Sicilia dell'infanzia, della Palermo barocca, soprattutto la Sicilia agreste, dell'Arcadia, della poesia dei campi. L'altro, Sciascia, rappresentava la Sicilia della storia, dell'impegno sociale. Ho cercato di far coincidere queste due personalità attraverso la mia scrittura. *Lunaria* è il frutto di questo, diciamo, accoppiamento quasi impossibile: la ragione e la poesia. (Consolo 2006: 77)

7 « [...] il poeta non viene » (Consolo 2012: 214)

8 « Dicevo sopra di una mia ideale geografia siciliana [...] ora questo paese che mi ha dato i natali ha la ventura, il destino di trovarsi ai confini, alla confluenza di due regni, dove si perdono, sfumano, si ritraggono in una sommessa risacca le onde lunghe della natura e della storia. [...] privilegio di trovarmi legato all'ago di una bilancia [...]. E non è questo poi l'essenza della narrazione? Non è il narrare, come dicevo, quell'incontro meraviglioso di ragione e passione, di logica e di magico, di prosa e di poesia? Non è quest'ibrido sublime, questa chimera affascinante? » (Consolo 2001: 138)

9 « Dal Capo d'Orlando, da questa zona di confine, intermedia tra l'Occidente e l'Oriente, Reale ci dice che l'anima, la creatività, la poesia, la vota psichica non è solo storia, ragione, sepoltura e occultamento dell'invisibile dell'immemore; non è solo natura istinto, esilio e prigionie nei sensi e nel mito: è un andare e tornare, un perenne oscillare, è un sondare e riattivare il sepolto e riportarlo alla luce. "E poi mi sembra di aver capito che tu, come capita ad alcuni siciliani della specie migliore, sei riuscito a compiere la sintesi di sensi e di ragione" dice La Ciura a Corbera. » (Consolo 1986: 19)

Toutefois, c'est un retour comme « approdo alla realtà e alla storia » qui constitue le cœur des autres livres. Le personnage de *La ferita dell'aprile*, dit-il :

[...] si sradica da quel luogo per raggiungere un paese della costa, per frequentare la scuola. Era un segno quello di movimento, di desiderio di raggiungere un centro, raggiungere soprattutto [...] la lingua della società, l'italiano. (Consolo 1999a : 18)

À propos du *Sorriso* :

[...] il viaggio, il movimento è dal mare alla terra [...] Vuole essere quello il passaggio da un mare d'incertezza e di rassegnato destino (il mare di Acitrezza) alla terra della consapevolezza, della storia. Verticalizzavo poi il movimento con il simbolo offertomi dal malacologo Mandralisca [...] il simbolo della conchiglia, il suo movimento a spirale. (Consolo 1999a : 19)

Enfin, dans *Retablo* et *Le Pietre di Pantalica* :

Il movimento diventa poi esplicitamente viaggio, viaggio vittoriniano da Milano alla Sicilia, con i successivi libri *Retablo* e *Le Pietre di Pantalica*. In *Nottetempo casa per casa* poi c'è la fuga dalla Sicilia, per ragioni politiche, del protagonista, [...] mentre in Italia si instaurava la dittatura fascista. (Consolo 1999a : 19)

C'est bien le versant des écrivains de l'histoire que privilégie Consolo dans la majorité de ses livres. D'ailleurs, dans *Fuga dall'Etna*, il précise que l'erreur de Fabrizio Clerici de *Retablo* réside dans sa quête du mythe le portant en Sicile, alors qu'il est sans cesse confronté à la réalité du monde : « La metafora del racconto è ancora una volta di tenere separate ideologia e poesia » (Consolo 1993 : 60). Ce texte autobiographique se conclut donc par ces mots, confirmant que Consolo, s'il ne refuse ni la métaphore, ni la poésie, souhaite être un écrivain de plain-pied dans l'histoire :

[...] mi sono sempre sforzato di essere laico, di sfuggire, nella vita, nell'opera, ai miti. La letteratura per me, ripeto ancora, è il romanzo storico-metaforico [...] credo nel romanzo ideologico. [...] La mia ideologia o se volete la mia utopia consiste nell'oppormi al potere, qualsiasi potere, nel combattere con l'arma della scrittura, che è come la fionda di David, o meglio come la lancia di Don Chisciotte, le ingiustizie, la sopraffazioni, le violenze, i mali e gli orrori del nostro tempo. (Consolo 1993 : 70)

Une poétique de la disparition

Enfin, cette géographie littéraire de Vincenzo Consolo est également une poétique de la disparition. Déjà le personnage de Fabrizio Clerici, dans *Retablo*, s'interrogeait sur la réalité et la présence du monde qui l'entourait :

Mi chiedo, sogno, chiuso nella mia casa deserta di Milano, o egli è vero che io sto viaggiando, che mi trovo ora qui, sul suolo della celebre Segesta? (Consolo 1992 : 77)

D'ailleurs, dans ce passage, le narrateur livre la raison profonde de son voyage en Sicile : ce n'est pas une envie de retour aux origines, mais l'insatisfaction, le dégoût de notre présent (Consolo 1992 : 77). Ce rêve est à la fois écriture et

voyage de la mémoire: «E un sognar infine, in suprema firma, è lo scriver d'un viaggio, e d'un viaggio nella terra del passato» (Consolo 1992: 77). C'est ici que l'on retrouve l'origine de la vision bipartite des lieux chez Consolo. En effet, c'est une Ithaque perdue vers laquelle le retour est impossible qui fait l'objet de son écriture: la Sicile du mythe qui est comme enfouie, ensevelie par l'histoire. À cet égard, sa lecture de l'*Odyssée* est très éclairante: selon Consolo, l'expiation de la faute, celle d'Ulysse en tant que tout premier homme technologique depuis la ruse du cheval de Troie, n'est désormais plus possible:

[...] nella modernità, le colpe non sono più soggettive ma oggettive, sono della storia. [...] Nessun viaggio penitenziale e liberatorio è ormai possibile. Itaca non è più raggiungibile. Questo, secondo me, lo scrittore oggi ha il compito di dire, di narrare. (Consolo 1999a: 22)

La Sicile est détruite par «il potere politico-mafioso» (Consolo 1999a: 22) et Itaca est définitivement perdue – même la posture de révolte de Vittorini n'est plus possible:

Traversare la Sicilia interna, visitare quelle città e quei paesi di un tempo vitali per l'umanità e cultura, [...] più che attenderti furori, inutili ormai, ti infonde sconsolazione e pena. Sono paesi che si sono vuotati d'uomini e di significato. (Consolo 1977)

ajoute-t-il dans un autre texte. Le clivage entre «l'olivo» et «l'olivastro» est une métaphore de la lutte de la culture contre la non-culture, de la raison contre la non-raison, «du kosmos contre le chaos» (Turchetta 2015: LXXIV), mais elle est une bataille perdue. Reprenant la métaphore de l'*Odyssée*, Consolo écrit:

[...] è avvenuta la separazione tra il selvatico e il coltivato. L'olivastro ha invaso il campo [...] Raggiunta Itaca, si accorge che l'isola è ormai distrutta, che lì ormai né Penelope, né Telemaco lo attendono. (Consolo 1999a: 25)

Cette vision du présent s'oppose à celle de la Sicile fantasmée, celle de la grécité, qui constitue l'expérience fondatrice de la jeunesse de Consolo. L'écrivain semble avoir gardé cette vision d'une Sicile mythique qu'il avait enfant et adolescent, quand, tel un voyageur classique faisant un tour d'Europe (Consolo 2006: 75) il découvrait le patrimoine archéologique de la Sicile, de Syracuse à Ségeste en passant par Sélinunte (Consolo 2006: 75). L'écart entre réalité et représentation est ainsi au fondement de son expérience de l'espace:

Però durante i miei viaggi scoprivo una Sicilia diversa da quella molto lontana, remota, che non esisteva più, scoprivo una Sicilia della realtà, della povertà, dell'ignoranza, delle malattie, delle sofferenze. E quindi prendevo consapevolezza che il mito dell'Arcadia e della grecità era molto lontano. Più aderenti alla realtà erano la questione meridionale e i meridionalisti, da Gramsci a Salvemini. Incominciai allora a cercare di conoscere le persone che operavano nella realtà siciliana [...] (Consolo 2006: 75)

La Sicile du passé, «amata», se juxtapose et s'oppose à la Sicile «odiata» du présent. Cette distinction s'applique à tout ce qui est touché par la décadence et l'homologation culturelle. Ainsi derrière la ville de Milan dépeinte dans *Retablo*, Consolo dresse le portrait de la mégapole de son temps, évoquant «[...] la

Milano attiva, mercatora» qu'il qualifie durement: «stupida e volgare mia città che ha fede solamente nelle danee [...]» (Consolo 1992: 103-104). Dans *L'Olivo* aussi les lieux antiques oubliés de la Méditerranée, ce grand passé perdu, sont mis en regard avec «l'isola terribile, barbarica» d'aujourd'hui, l'Italie de son temps «paese piombato nella notte, l'Europa deserta di ragione» (Consolo 1994: 105), si bien que celui qui se souvient est alors un «presbyte [...] toujours soustrait au présent». Le retour à Syracuse trente ans plus tard, raconté dans les *Pietre di Pantalica*, est tragique: le paysage sonore n'est que cacophonie, le paysage visuel se réduit à une pollution urbaine, si bien que la Syracuse d'autrefois «non esiste più. I suoi luoghi più belli, unici, sono andati perduti». (Consolo 1988: 153)

Si l'on revient à *Il viaggio di Odisseo*, relatant son ambition de vaincre les Prétendants lors de son retour en Sicile, on saisit qu'à la fin de sa vie Consolo s'identifie plutôt à Petro Marano, prenant conscience de la dévastation de sa terre par ces mêmes «Prétendants» tout comme de la disparition d'Ithaque¹⁰ – le voyage d'Odisseo-Consolo est un échec¹¹. Comment répondre à ce désastre? À la «cancellazione della memoria», le grand événement de notre temps, Consolo répond dans le texte *La metrica della memoria* par une «poesia che è memoria, è soprattutto memoria letteraria» qui est l'objet du *Spasimo*, du *Sorriso* et de *Nottetempo*, narrant un voyage de retour, un *nostos* vers «un'Itaca dove non è che smarrimento, violenza e dolore. [...] Questa è la nostra Itaca di oggi, la matrigna terra della nostra memoria cancellata, delle nostre passioni ormai spente» (Consolo 2007: 18-35). Or, c'est justement grâce à la littérature que peut s'écrire cette mémoire des lieux disparus: car la «ruine» est «immortelle» pour reprendre le titre français de *L'Olivo e l'olivastro*. Et si «Messine n'existe pas», toutefois:

Esistono miti e leggende, memoria e attesa di sconquasso. Ma forse vi fu una città con questo nome perché disegni e piante riportano la falce di un porto con dentro galee che si dondolano e mura, colli scanditi da torrenti, coronati da castelli, e case palazzi chiese porte... Del luogo dove si dice sia Messina non rimangono che pietre, meno di quelle d'Ilio o di Micene [...] Tracce, prove d'una storia frantumata, d'una civiltà distrutta, d'uno stile umano cancellato. Deve essere

10 «Dall'esilio – l'esilio oggi dello scrittore in questa nostra civiltà di massa – Marano-Consolo prende coscienza che la sua Isola, la sua Itaca, la terra della memoria è scomparsa, è stata devastata, cancellata dai Proci, che tutte le terre della memoria sono ormai andate a rovine. L'eroe sconfitto può compiere il viaggio solo per esprimere furore e dolore, piangere sulle rovine. Itaca insomma è diventata Troia, e nessun Enea, nessun Astianatte uscirà fuori dalle mura di quella città in fiamme. Voglio dire che l'utopia vittoriniana, l'utopia di *Conversazione*, de *Le Donne di Messina*, de *Le Città del mondo* è ormai irrimediabilmente crollata.» (Consolo 1999a: 19-20)

11 «Casualmente nasciamo in un'Itaca dove tramiamo i nostri affetti, dove piantiamo i nostri olivi, dove attorno all'olivo costruiamo il nostro talamo nuziale, dove generiamo i nostri figli. Ecco, noi oggi, esuli, erranti, non aneliamo che a ritornare a Itaca, a ritrovare l'olivo. Lo scacco consiste nel fatto che sull'olivo ha prevalso l'olivastro, l'olivo selvatico.» (Consolo 1999b: 270)

dunque successo qualche cosa, sacco d'orde barbare o furia di natura. (Consolo 1994: 11)

Pour conclure, posons-nous une dernière question : cette géographie littéraire peut-elle être définie comme un espace intertextuel ? Chez Consolo, il existe une autonomie de l'univers fictionnel, un monde imaginé, une géographie idéale, un paysage littéraire que l'on pourrait nommer un *literaryscape* dans la lignée des néologismes d'Appadurai. Certes, cette Sicile inventée forme un réseau littéraire, un système géographique qui fonctionne à la fois selon une dimension critique et selon une dimension éthique, puisque l'enjeu de cette cartographie est de s'inscrire, de trouver sa place dans la littérature sicilienne, de se définir comme écrivain par une prise de position au sein de ce système, à la fois géographie inventée et système de valeurs, et à travers une ligne de fracture, Sicile orientale-Sicile occidentale. Frontière symbolique, elle traverse une géographie discursive caractérisée toutefois par l'oscillation, car inévitablement « mettre de l'ordre dans l'espace, c'est se situer en lui, au risque de devenir multiple comme lui » (Ropars-Wuilleumiet 2002: 24). Mais si dans l'œuvre de Consolo, toute référence à un espace s'accompagne d'une référence à un auteur, plutôt que de parler d'espace intertextuel, il serait plus précis de parler d'« espace érudit », caractérisé par la citation et l'allusion explicite à des auteurs qui s'y rapportent. La citation spatiale crée alors un rapport plus d'interspatialité que d'intertextualité, c'est-à-dire, non pas de « présence effective d'un texte dans un autre » selon la définition de Genette, mais « d'interaction entre les espaces » – littéraires et fictionnels. C'est pour cela que Consolo peut écrire que vivre à Milan c'est vivre dans le Milan de Vittorini, Manzoni ou Quasimodo (Consolo 2012: 138) mais aussi que son voyage – ou ceux de ses personnages – entre Milan et la Sicile se superpose à celui du personnage de *Conversazione in Sicilia* ou de l'*Odyssée*. Au sein de l'espace fictionnel, cette interaction entre espaces littéraires, entre un *espace cité* et un *espace citant* qu'il rapproche par analogie symbolique, permet une déterritorialisation puis une reterritorialisation imaginaire porteuse d'éthique. Créant ainsi un topos imaginaire où il peut habiter, cette opération de Consolo est littéralement u-topique. D'ailleurs, Consolo rappelle bien que les lieux n'existent plus, ni la Sicile qu'il a quittée – Syracuse retrouvée 30 ans après dans *Le Pietre* – ni la Sicile évoquée dans *Fuga dall'Etna* :

[...] non si ritorna più nei luoghi da cui si è partiti, perché quelli non sono più i luoghi che noi abbiamo lasciato. Non si è più di nessun luogo. (Consolo 1993: 68)

Ithaque n'existe plus, ou pas, si bien qu'à l'utopie multiple se substitue l'évocation, l'énumération des références littéraires, des compagnons de la littérature, comme un « deuil » (Imberty 2007: 135) ou une utopie littéraire, celle de la mémoire et de l'écriture : una « *metrica della memoria* ».

Bibliographie

- Consolo V., 1977, «Paesaggio metafisico di una folla pietrificata», *Corriere della Sera*, 19 ottobre.
- Consolo V., 1985, *Lunaria*, Torino, Einaudi.
- Consolo V., [1986] 2001, «Prefazione», in: Reale B., *Sirene siciliane, l'anima esiliata in «Lighea» di Tomasi di Lampedusa*, Bergamo, Moretti & Vitali.
- Consolo V., [1988] 1999, *Le Pietre di Pantalica*, Milano, Oscar Mondadori.
- Consolo V., [1992] 2000, *Retablo*, Milano, Oscar Mondadori.
- Consolo V., [1992] 2004, *Nottetempo, casa per casa*, Milano, Oscar Mondadori.
- Consolo V., 1993, *Fuga dall'Etna*, Roma, Donzelli.
- Consolo V., [1994] 1999, *L'Olivo e l'olivastro*, Milano, Oscar Mondadori.
- Consolo V., 1999a, *Il viaggio di Odisseo* (con Mario Nicolao), introduzione di Maria Corti, Milano, Bompiani.
- Consolo V., [1999b] 2001, *Di qua dal faro*, Milano, Oscar Mondadori.
- Consolo V., 2006, «Preguntas a Vincenzo Consolo, Ma la luna, la luna», in: Roma Pintor I. (dir.), *Lunaria, Vent'anni dopo*, València, Universitat de Valencia.
- Consolo V., 2007, «La metrica della memoria», in: Budor D. (dir.), *Vincenzo Consolo, éthique et écriture*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- Consolo V., [2012] 2014, *La mia isola è Las Vegas*, Milano, Oscar Mondadori.
- Consolo V., 2015, *L'opera completa*, a cura e con un saggio introduttivo di Gianni Turchetta e uno scritto di Cesare Segre, Milano, Mondadori, «I Meridiani».
- Imberty C., 2007, «Vincenzo Consolo, ou le roman entre mémoire et mémoire historique», in: Budor D. (dir.), *Vincenzo Consolo, éthique et écriture*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- Perec G., 1974, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée.
- Ropars-Wuilleumier M.-C., 2002, *Écrire l'espace*, Paris, PUV.
- Segre C., 2015, «Un profilo di Vincenzo Consolo», in: Consolo V., *L'opera completa*, Milano, Mondadori, «I Meridiani», p. XIV-XV.
- Turchetta G., 2015, «Da un luogo bellissimo e tremendo», in: Consolo V., *L'opera completa*, Milano, Mondadori, «I Meridiani», p. LXX.
- Westphal, B., 2007, *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Éditions de Minuit.